

Petit éloge de la forme courte

Un bref récit de Fabrice Gaignault et un recueil de nouvelles de Jean-René Van der Plaetsen nous rappellent qu'il n'y a pas que les pavés dans la vie. Chez eux deux, la concision est une vertu.

Ceux qui sont attachés à une certaine idée de l'esprit français ont pu s'étonner de l'emballement général autour de *La Maison vide*, de Laurent Mauvignier. Au XVII^e siècle, on savait exprimer une vérité intemporelle en une maxime bien tournée; au XXI^e, le lauréat du prix Goncourt s'étend sur 750 pages pour rabâcher les clichés de son temps. Est-ce vraiment un progrès? Dieu merci, on trouve encore en librairie des écrivains qui préfèrent la ligne claire au charabia ampoulé.

A cause de son look d'éternel jeune homme, on a tendance à prendre Fabrice Gaignault à la légère. C'est injuste. A bientôt 70 ans, il a construit une véritable œuvre littéraire, à ranger dans le genre mélancolique pop. Entre autres titres, il a signé des livres envoûtants (*Eggeries Sixties* ou *Aspen Terminus*, sur Claudine Longet), un roman autobiographique poignant (*La Vie la plus douce*) et un récit carrément fascinant (*Patrick Proctor*, sur ce peintre ami de David Hockney qui finit éclipsé par son cadet, alors qu'il était plus à la mode à leurs débuts).

Avec *Un livre*, Fabrice Gaignault s'éloigne de ses marottes habituelles et nous emmène à Auschwitz auprès de

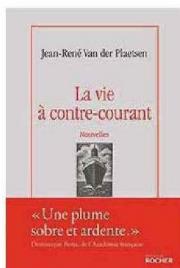
Dieu merci, on trouve encore des écrivains qui préfèrent la ligne claire au charabia ampoulé

Primo Levi. Ce dernier, âgé de 25 ans et malade de la scarlatine, n'a plus que la mort comme horizon. Il tombe un jour sur *Remorques*, un roman du Français Roger Vercel – Prix Goncourt en 1934 pour *Capitaine Conan* – dans lequel il puise un « elixir de vie » (l'expression est de Gaignault). Primo Levi va s'accrocher à cette lecture comme à un radeau, ainsi qu'il l'a rapporté lui-même dans *Si c'est un homme*. Avec sobriété, élégance et finesse, Fabrice Gaignault raconte pendant 84 pages le lien existentiel que Primo Levi a entretenu avec *Remorques*, dans les camps et après. On pense être arrivé au terme de l'histoire quand la postface nous saisit. Fabrice Gaignault y révèle le vrai visage de Roger Vercel. Nous ne divulguerons pas ici le choc provoqué par la chute, qui laisse le lecteur durablement frappé. Enfermez-vous une soirée avec *Un livre*, vous ne le regretterez pas.

Avec son recueil de nouvelles *La Vie à contre-courant*, Jean-René Van der Plaetsen vous permettra quant à lui d'agrémenter idéalement un week-end au coin du feu – il y est souvent question de résidences secondaires en Normandie, contrée

UN LIVRE

PAR FABRICE GAIGNAULT.
ARIÉA, 84 P., 13 €.



LA VIE À CONTRE-COURANT

PAR JEAN-RENÉ VAN DER PLAETSEN.
ÉD. DU ROCHER,
195 P., 20 €.

de cœur de l'écrivain-journaliste (plume du *Figaro Magazine*) au nom à consonance flamande. Avant toute chose, rappelons que Jean-René Van der Plaetsen fut dans une autre vie casque bleu au Liban, et qu'il est par sa mère le petit-fils de Jean Crémipin – général d'armée et compagnon de la Libération –, auquel il avait rendu un vibrant hommage dans *La Nostalgie de l'honneur*.

On tient sans doute différemment son stylo quand on a eu jadis un Famas entre les mains : lorsqu'il écrit, Jean-René Van der Plaetsen vise juste. La nouvelle, qui exige de condenser son propos en quelques pages, lui permet d'ajuster encore plus le tir. Dans la quinzaine de textes qui composent *La Vie à contre-courant*, le plus ancien, *Rebelle*, et pour cause, confession imaginaire d'un mercenaire désabusé, remonte à 1989 – il avait été publié par Eric Neuhoff dans son éphémère revue *Rive droite*. Jean-René Van der Plaetsen est-il revenu du dandysme de sa vingtaine ? Oui et non, et heureusement : il s'est débarrassé avec les années de quelques tics superflus mais est resté fidèle à son

imaginaire.

On déconseille à ceux qui auront le plaisir de passer Noël avec Mathilde Panot

de déposer dans ses chaussons un exemplaire de *La Vie à contre-courant*. Il y a là toute la panoplie littéraire des héritiers des hussards – l'Indochine perdue, les valeurs catholiques, le goût de l'humour, de la noblesse et des vieilles maisons. Si on pense tour à tour à Fitzgerald et Drieu la Rochelle, l'ombre de Jean-Paul Sartre ne plane jamais sur les nouvelles de Jean-René Van der Plaetsen. On y boit souvent plus fort que dans les romans d'Antoine Blondin – lequel n'aurait pas pu tenir le rythme de l'auteur. *Faire-part*, avec son côté friole et désenchanté à la Sagan, mériterait d'être illustré par Floc'h. *La Vengeance du baron* évoque les ambiances de Barbey d'Aurevilly. *La Journée de feu*, journal intime d'un moine marqué par un drame, rappelle *La Miséricorde*, de Jean Raspail. A un moment, Jean-René Van der Plaetsen parle d'une pierre calcaire d'une grande beauté : la pierre dite « de Caen », avec laquelle Guillaume le Bâtard fit élever la tour de Londres. Les nouvelles de *La Vie à contre-courant* ont été façonnées avec des phrases de la même qualité. *

L.-H. L. R.